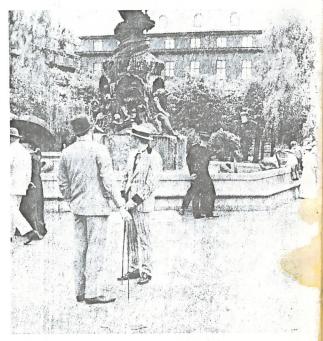
ENUS d'un peu partout, la trentaine de longs métrages montrés fin mars 1979, au centre culturel de Sceaux, n'avaient en commun que d'être des « films de femmes ». Catégorie douteuse, embryon de ghetto, ouvrage de dame, ce critère de rassemblement ne va pas sans justifications préalables. Quelques-unes ont été développées par les organisatrices Elisabeth Trehard et Jacqueline Buet dans leur présentation du festival (1). D'autres arguments auraient pu être, avancés mais la réussite globale de l'entreprise a constitué la meilleure des réponses aux questions posées. Des films se font et existent partout, films de cinéastes débutantes le plus souvent, films à petits budgets dont la distribution est problématique. L'envie de leur fournir l'occasion de rencontrer un public tient de l'évidence première; celle de rapprocher les seuls « films de femmes » tient de l'évidence seconde. Dans une même société, quels que soient le fond culturel ou le territoire national, à l'heure actuelle, ni l'éducation, ni les fonctions sociales masculines et féminines ne sont tenues pour équivalentes. Les rôles masculin et féminin ne se coulent ni dans les mêmes modalités existentielles, ni dans la même définition des fins. On peut discuter et disputer des différences, des discriminations ou des inégalités. Personne ne peut vraiment nier qu'il y ait quelque fondement à admettre la spécificité de chacun des regards, le regard de l'homme (on ne naît pas homme, on le devient : eh oui, le regard masculin, pas plus que la culture bourgeoise ne sont «universels ») et le regard féminin (« on ne naît pas femme, on le devient » disait il v a trente ans déià Simone de Beauvoir). Le point de vue au féminin sur les choses de la vie est à découvrir. Curiosité, sympathie ou intérêt profond, les spectateurs n'ont pas boudé les séances. Les débats furent sans complaisance sans triomphalisme et sans exclusives. Retenue salutaire après trop d'années d'auto-encensement prétendu déclaration d'identité opprimée et de proclamations péremptoires. La meilleure affirmation d'une créativité, c'est elle-même devenue création aboutie. Là, sur l'écran, tous les films annoncés étaient à l'appel. projetés à l'heure et correctement. Les traductions simultanées, quand il y en eut, étaient satisfaisantes. Seule la documentation a manqué : un maigre dossier en tenait lieu et la possibilité de consulter les archives des animatrices ne suppléait pas au besoin de renseignements

françoise audé

les fins
de femi es
au fest/al
international
de sce ux
(19 9)

is Steve



Cidessus : Jeux d'amour et de solitude, d'Anja Breien. Ci-dessous : Jeu nin et Evelyne Dandry dans Adieu, voyages lents de Marie-Genevi



(génériques complets, conditions de production et de diffusion, biographies, photos...). Cette défaillance résultait plus de la pauvreté (le festival, soutenu par la FFCC, ne fut subventionné par le CNC qu'avec parcimonie) que d'un manque de sérieux de l'organisation. Il importe que soit renouvelée l'expérience et, avec sa pérennité prouvée viendront les press-books à couvertures de papier glacé. En outre, l'ouverture, d'une seconde section, section parallèle informative par exemple, serait judicieuse. Elle pourrait regrouper la plupart des courts métrages et des premiers essais. Il n'en résulterait pas une classification qualitative mais une diversification supplémentaire et la multiplication des projections. Dans certains cas, le même film pourrait passer dans les deux sections : l'excellent Angel in house de l'Anglaise Jane Jackson, une approche très fine du processus créateur, aurait bénéficié d'une telle procédure lui assurant un public maximum.

Quatre films dont Positif a déjà dit le bien qu'il faut en penser, ont dominé la manifestation : le superbe Maternale de l'Italienne Giovanna Gagliardo, la Révélation de la Norvégienne Vibeke Lökkeberg, Jeux d'amour et de solitude d'Anna Breien, une Norvégienne produite cette fois par la Suède (voir Positif n° 208-209) et Personnalité réduite de toutes parts (Die allseitig reduzierte Persönlichkeit-Redupers) de l'Allemande Helke Sander (Positif nº 207). Il convient de leur adjoindre le film-événement du festival Quelques entretiens sur desquestions personnelles de la Géorgienne Lan Gogoberidze sur lequel nous reviendrons plus tard et un petit film désinvolte et âpre comme les premières œuvres du Free cinéma Mille chansons sans ton (Tausend heder ohne ton) de l'Allemande Claudia Holldack. Un étudiant d'origine bourgeoise aime une éducatrice d'origine ouvrière : même dans l'Allemagne du miracle économique, l'amour n'exorcise pas les écarts culturels. Romy Schneider, telle une zombie, traverse un plan de ce film insolite et sans chansons mais pourvu d'un rare ton impertinent. De même les Passions d'Erika (Erika's Leidenschaften) d'Ula Stöckl, exercice de style à deux personnages dans trois pièces mobilise un intérêt sans cesse stimulé par la dimension psychanalytique des images.

En RFA, l'accès des femmes à la mise en scène est favorisé par une productrice de la télévision Sibylle Hubatscheck-Rahn qui fournit à la ZDF des travaux de débutants pour les soirées du jeudi de chaque semaine, 20 % de ces films sont réalisés par des femmes. Le type de contrat qui les lie à la chaîne autorise le passage immédiat au stade de la distribution en salles commerciales. Ce statut particulier encourage l'ambition esthétique des cinéastes. Noirs et blancs, austères, ces films allemands découverts à Sceaux, même les plus discutables (par exemple ceux de Elma Sanders et Jutta Brückner) étaient tous d'une facture soignée.

Côté couleur, fiction et imaginaire, les deux films français se sont situés aux antipodes du cinéma contemporain. S'il vous plaît la mer de Martine Lancelot relève de cette avant-garde post-durassienne ou pré-herzogienne qui n'étonne que par l'énormité de sa prétention. Loir, de la métaphysique et au plus près du meilleur des langages du comportement et du montage court, Adieu voyage lent de Marie-Geneviève Ripeau révèle au contraire un tempérament de vraie cinéaste. Composé de trois courts métrages conçus dès le départ pour former un tout Adieu voyage lent n'a que le défaut de son âge. C'est un film marqué par l'optimisme donneur de leçons des années 75 quand le volontarisme féministe engendrait en toute innocence des héroïnes positives. Peu importe car le second volet – la geste de la solitude d'un mari abandonné – avec un Jean-François Stévenin éblouissant, est un moment de très bon cinéma.

L'éventail des films de cinéma direct allait du meilleur La Mort du grand-père de Jacqueline Veuve) au moins bon (Famille et variations de Mireille Dansereau). Le sérieux des dossiers sociaux venus de Grèce ou la précision du questionnaire de Luce Guilbeault aux vedettes du féminime américain témoignent d'un souci méthodologique louable. L'échec relatif du Grand remueménage de Sylvie Groulx et Francine Allaire provient du dérapage du réel enregistré. La présence de la caméra encourage les interviewés à une sorte d'exhibitionnisme de mentalité. Le machisme d'un gamin de huit ans couvé par une mère attendrie ou celui d'un boxeurbarman, à force de surenchère imbécile, perdent leur crédibilité. Quelques traits d'humour sauvent toutefois l'expérience : s'il n'est pas rigoureux, le Grand remue-ménage est un film tonique.

Dans ces « films de femmes » vus à Sceaux, rien ne tranche complètement avec le cinéma ordinaire sinon le traitement du thème mère-fille Des détails souvent éludés, des fantasmes ignorés, des pulsions omises affleurent à l'écran. La radiographie par les femmes des relations les plus intimes de femme à homme et aussi de femme à femme, l'une avant engendré l'autre, est facteur de renouvellement. S'il doit en passer par ce stade « domestique », le cinéma de femme n'en sera pas pour autant moins créateur. Il ne peut qu'enrichir le dialogue avec l'Autre et par làmême, sans l'anesthésier, déborder le domaine de sa spécificité féconde.

Le Centre National de Documentation Pédagogique publie des « Dossiers de documentation ». Le nº 3, rassemblé par Jacques Chevallier, est consacré à Chaplin : recueil d'articles et de textes divers, c'est un excellent instrument de travail (110 pages, format 21 x 29,7, nomenclature C.D.U. 791 44 071 1 - CHA 29, rue d'Ulm, 75230 Paris Cédex 05). Dommage que la bibliographie, en ce qui concerne les revues, ne cite, de **Positif**, que l'article polémique de Borde (nº 32, février 1960) ; sans reprendre systématiquement tout ce que nous avons publié sur Chaplin, il y eut quand même, au moins, notre numéro spécial 152-153... Bref, il aurait fallu que CHEVALLIER CONNAISSE L'INDEX DE POSITIF, SOIXANTE-DIX FRANCS SEULEMENT!

(1) in Cinéma 79 n°243, mars 1979



Sceaux 79 premier festival de films de femmes

Le premier festival de films de femmes est né à Sceaux en mars 1979. L'initiative en revient à l'équipe d'animation du Centre Culturel des Gémeaux. A l'urgence d'un cri revendicatif (films-slogans) succède une écriture composée traduisant jusqu'au plan de l'imaginaire un vécu quotidien encore profondément difficile. Autre signe d'évolution : l'exclusive voulue il y a peu encore par le Mouvement des Femmes disparaît. Le festival de Sceaux, ouvert au public masculin, propose des films de réalisatrices coordinatrices d'un travail d'équipe mixte et les femmes n'y sont plus exclusi-vement monteuses. Ainsi ont été choisis des longs métrages inédits en France et réalisés depuis moins de deux ans, couvrant un éventail vraiment international. Beaucoup de courts métrages ont été montrés aussi. Si les femmes tournent de plus en plus, la répartition des chances reste iné-gale. A l'exception de l'Europe de l'Est, les contraintes d'argent demeurent l'obstacle majeur à la création.

Par la fiction, le document-fiction ou le documentaire, les réalisatrices cher-chent à se comprendre. La quête d'identité les conduit à plonger dans l'univers intime et familial. L'incursion dans le monde de l'enfance et de l'adolescence apparaît souvent, soit par l'écriture directe, soit par l'adaptation. La mort du grand-père de Jacqueline Veuve, version familiale d'une « Suisse au-dessus de tout soupçon », montre l'éducation de cinq filles élevées dans le respect du travail inculqué par leur père pour édifier la fortune du frère unique. De La nouba des femmes d'Assia Djebar, il a été déià longuement parlé ici.

Avec une émotion contrôlée, peu paroxystique même au moment de bi-lans tragiques, défilent des images de mères : castratrice et obsédante dans le très raffiné Maternale de Giovanna Gagliardo, chaleureuse et complice dans Quelques entretiens sur des questions personnelles de Lana Gogoberidze, effacée et laborieuse dans Adieu, voyages lents de Marie-Geneviève Ripeau. Claudia Hollagk avec Mille chansens sans ten et Gisella Stelly avec Amour et aventure, projettent sur de jeunes Allemandes contemporaines leurs angoisses et leurs désirs. La jeune Lara d'Amour et aventure questionne Léo, combattant allemand sur le front russe; elle se réapproprie un passé dans les ves-tiges des blockhaus de Hambourg. Ces personnages disent leur refus, leur volonté d'autonomie, leur besoin de fantaisie mais ne sont pas dupes des difficultés qui les attendent. Les pas-

sions d'Erika de Ula Stöckl constituent une riche analyse de l'amitié fémil'investigation personnelle nine. Si imprègne les films de femmes, elle est en prise directe sur la réalité politique et sociale. Fais ce que dois, advienne que pourra de Jutta Brückner retrace la vie d'une Allemande de 1922 à 1975 sans aller à l'analyse historique.

De même, dans Quelques entretiens sur des questions personnelles de L. Gogoberidze, Sofiko, face au silence de son mari, revit le souvenir douloureux de l'époque stalinienne à travers l'image d'un orphelinat et la vision du retour de déportation de sa mère. La gravité du présent surgit avec l'autre face du miracle économique allemand que donnent Mille chansons sans ton de Cl. Hollack et Personnalité réduite de toute part d'Helke Sander.

Le malaise d'une société bloquée, l'incompréhension entre citadins et paysans transparaissent sans brio dans les films bulgares d'Ivanka Grabtcheva Chez personne et de Veselina Gerinska Les hommes vivants. Famille et variations de Mireille Dansereau rend compte avec naïveté de possibles aménagements de la cellule familiale, au Québec. Voilà, les seules déceptions du festival.

Que reste-t-il à une mère, épouse, femme au foyer à cinquante ans? La noirceur du constat norvégien de Vibeke Lökkeberg (La révélation) fait peur Tantôt y transpire la sensualité d'un espace marin, tantôt l'obsédante méticulosité d'un intérieur confiné. Quelques films militants prouvent que les réalisatrices savent rester partie pre-nante des luttes. Avec Les femmes autourd'hui Calliope Alkoulis fait le bilan critique de la condition féminine dans son pays. La lutte des aveugles de Marie Papalios est un document percutant sur un mouvement de revendications dans la Grèce de 1974. Plusieurs courts métrages sont loin d'être des œuvres mineures. Citons parmi les plus élaborés : II y a un R à mourir de Maggie Perlado, Anastasie, oh I ma chérie... de Paule Bail-

largeon, Angel in the house de Jane Jackson. La participation active du public prouve le succès du festival de Sceaux. Il répond à une demande et confirme la maîtrise et le talent de nombreuses réalisatrices. Cette première expérience est d'une singulière richesse, elle mérite d'être renouve-

Anne Kieffer.

(1) Jeune Cinéma, nº 116, page 7.

Inédites un nouveau réalisme

Signe des temps? Après quelques Festivals épisodiques, consacrés aux réalisations cinématographiques des femmes, à Paris grâce à Musidora, aux grands moments du mouvement des femmes, (avril 74), puis il y a deux ans au Festival d'Avignon, place au premier festival annuel et international des films de femmes.

L'initiative en revient au Centre d'Action Culturelle de Sceaux, dirigé par Elizabeth Tréhard. Une trentai-

des combinaisons. Les films allemands s'inscrivent plus particulièrement dans la réalité sociale contemporaine : La Patience des Femmes fait le Pouvoir des hommes, de Cristina Perincioli raconte l'histoire de Addi, battue par son mari, tentant de divorcer. elle n'y réussit que grâce au Centre d'Aide des Femmes de Berlin où elle décide de vivre en communauté avec d'autres femmes et des enfants du centre. De même La Personnalité réduite de



ne de longs métrages, allemands, (en majorité) bulgares, français, grecs, norvégiens, suédois, québécois, suisses, américains et algériens, pour la plupart inédits et récents, y sont présentés depuis le 24 mars. Les femmes étant également « abonnées » aux courts métrages, ceux-ci n'ont pas été oubliés. On peut en voir une quinzaine, français, suisses, anglais, québécois, et portuguais.

Réalisés pour la majorité d'entre eux, à l'exception des films scandinaves et des pays de l'Est, avec de faibles moyens tous ces films esquissent chacun à leur manière une même recherche d'identité. Ils passent au crible les relations familiales, le tissu universel de la vie des femmes; rapports père mères, filles-pères... vous pouvez imaginer l'ensemble

Toutes Parts de Helke Sander où une photographe indépendante de Berlin travaille avec un groupe de femmes à photographier la ville, et à exposer ces clichés sur des panneaux publicitaires. Les photos ne correspondent pas aux désirs des financiers, un conflit s'ensuit. Dans Une fille totalement dépravée, Jutta Brückner reprend elle aussi une histoire vraie, celle d'une révolte qui débouche sur le vide : Rita Rischak à qui cette histoire est arrivée joue son propre rôle.

A noter la première réalisation d'une femme algérienne: La nouba des femmes sur le mont Chenoua, ce film d'Assia Djebar a été controversé violemment au Festival; un documentaire grec de 1977, Femmes Aujourd'hui, de Calliope Alkoulis, La Révélation, norvégien, de Vibeke

Lökkeberg, sur la crise d'identité d'une ménagère de 50 ans, film très attachant : La Mort du Grand Père de Jacqueline Veuve, Suisse, chronique de la vie et de la mort d'un homme racontée par ses cinq filles, au début de ce siècle. On retrouve ce thème du passé, de la lourdeur du contexte familial et bourgeois de la fin du dix-neuvième dans le film suédois de Anja Breien: Jeux d'Amour de de Solitude. C'est un film lent, classique, un film « riche »; une histoire d'amour où les femmes subissent leur vie, étouffée dans le conformisme. Mais la grande surprise de ce Festival c'est le film soviétique de Lana Gogoberitz, Interviews Personnelles. Dans une ville de Georgie, (d'où est originaire Lana Gogoberitz) une journaliste d'une quarantaine d'années se trouve confrontée à un conflit tristement classique : choisir entre sa vie de famille, elle est mère de deux enfants, en acceptant un poste de sécrétaire de rédaction sédentaire, et ses reportages. Elle est la fille d'une exilée, femme magnifique et émouvante, victime de Staline, et nous fait pénétrer dans les détails quotidiens de la vie soviétique: trois heures d'autobus brinqueballant pour un reportatge, les querelles désopilantes dans les files d'attente au marché, les histoires des femmes qu'elle interview pour son journal où elle enquête à partir du courrier des lecteurs... J'ai été bouleversée par ce film dont il faut souhaiter qu'il sera distribué prochainement en France. A propos de distributeurs, ils se sont fait remarquer par leur absence au Festival. C'est dommage, car la plupart de ces films repartiront lundi dans leur pays d'origine et ne seront peut-être jamais représentés en France. Il reste deux jours avant la fin du festival, profitez-en. Samedi la journée est consacrée aux réalisations québécoises, dimanche aux films allemands et l'on pourra voir également un film américain: Joe and Maxi de Maxi Cohen et Joël Gold, une histoire vraie, celle du père de la réalisatrice et de son agonie.

M.O.D

Pour tous renseignements supplémentaires : CAC 49 Avenue G.Clémenceau 92330 Sceaux. Tél : 660 05 64.

TROS 7 0 0

Séance non-stop du 24 mars au 1er avril : elles sont venues de partout, à Sceaux, au festival international des films de femmes.

toujours vivante? C'était ne toujours vivante? C'était ne pas compter avec l'internationalisation des luttes de femmes, réactivée de manière toute récente en Iran, qui s'est inscrite quelque part en nous (notre corps social). C'était oublier qu'une nouvelle étape de lutte se prépare avec la remise en question de la loi sur l'interruption de grossesse qui se profile sur notre écran à nous. Nos journées particulières. Ce fut une séance non-stop du 24 mars au le ravril. Les femmes sont venues de partout. Quelque part, elles n'avaient pas le choix. L'intensité d'un évène-UI pouvait s'intéresser en 1979 à un Festival de Cinéma de femmes « international » et « annuel » à Sceaux ? Silence, dénégation ou indifférence, voilà tout ce que pouvait craindre de s'attirer la relance d'une telle manifestation. Fallait-il s'enfermer une fois de plus dans le rabáchage des conditions d'une oppression toujours vivante? C'était ne

1974: le groupe Musidora organisait le premier festival de films de femmes. 1975: c'était

tes... Pourtant, sur le plan de la production, la situation a changé : actuellement, le pourcentage des films réalisés par les femmes est passé à 8 ou 9% de la production totale des films. On constatait même au Festival deBerlin 1979 que les films montrés au Forum étaient à 50% des films de femmes. Or, que deviennent ces films? Financés exclusivement par des systèmes publics, ils restent à une écrasante majorité dans leur boîte. En France, les films de Marguerite Duras, de Chantal Akerman, de Coline Serreau sont distribués, les soustraire serait insupportable. Pour les films allemands, produits par la télévision (Sibylle Hubatscheck), après le passage à l'antenne, la distribution s'arrête là. Paradoxal? « l'année de la F.N.A.C. pren Manifestations e de la Femme», la l C. prenait la relève. tations non recondui-

En estimant qu'une réévaluation s'imposait, Jacqueline Buet et Elisabeth Tréhard, qui dirigent la Maison de la Culture de Sceaux, ont visé juste. Pour sortir ces films du ghetto, elles ont

pris le risque supplémentaire de déplacer le Festival en banlieue.
Bilan : 6 000 spectateurs en une semaine. Après le premier choc, les spectateurs se sont saisis des films, dans l'effervescence. On

découvrait que les femmes qui découvrait que les femmes qui font du cinéma sont de véritables auteurs.

Première rupture, après le cinéma-slogan : un passage massif à la fiction. Particularité, cette fiction tient du reportage : le quotidien est un véritable système d'analyse. La patience des femmes fait le pouvoir des hommes, de Cristina Perincioli, (R.F.A.) pare au plus pressé. Véritable film de quartier, il devrait tourner partout. La patience des Vierles par de Vierles le lokkedevrait tourner partout. La Révolution de Vibekeh Lokkeberg (Norvége) dévoile avec une intensité crue, la crise d'une femme de 50 ans qui a fini son seul rôle de mère.

Nature-Morte d'Elisabeth

Nature-Morte d'Elisabeth Gujer (Suisse) déroule à distan-ce la vie d'une femme parfaite-

cellule familiale et l'exploitation sociale, d'une culture à l'autre, ment statique.

Il n'y a pas d'interruption entre l'infériorisation dans la

paient cette recherche, le plus significatif est *La Nouba des Femmes du Mont Chenoua* d'Essia Djebbar (Algérie). Elle met en scène une femme qui retourne dans la région de son enfance pour entendre de la bouche des vieilles les récits sur les maquisards hommes et femmes qui ont fait la Révolution. La question qu'elle pose impli-

l'oppression se poursuit, prend d'autres formes : c'est l'implacable Odyssée de Shirin des plateaux de l'Anatolie à la ville industrielle de Cologne, que nous montre Elma Sanders (R.F.A.).

chent à clarifier par l'utilisation du cinéma, comme cahier, au jour le jour. Joe et Maxi de Maxi Cohen est un reportage très vif sur le face à face fillepère. Pendant le tournage, ils apprennent que Joe va mourir. Le film a continué. Nous avons vu Maternale de G. Gagliardo, le service maternel dans la grande bourgeoisie italienne, film resté inexplicablement inédit.

mode d'une *nouba* andalouse, est celle de la libération des le femmes algériennes dont la femmes algériennes dont la réclusion physique et psychologique s'est accentuée. Par le jeu du verbe et de la musique, elle lance un appel fantastique.

La personnalité réduite de

La personnalité réduite de toutes parts (R.D.A.) ouvre peut-être une nouvelle période dans la prise de conscience; c'est un film très habile à tous égards. Helke Sanders pointe le danger. En se battant, un groupe de femmes a obtenu l'exclusivité de la réalisation d'un reportage sur Berlin. Au lieu de prendre directement les semmes pour objet, l'objectif et l'intérêt est déplacé par elles sur le mur de Berlin. Ecart, les autorités administratives et politiques provesient que les femmes phoadministratives et politiques croyaient que les femmes photographieraient des femmes âgées et miséreuses. Sanders développe ce malentendu dans toutes ses conséquences. C'est la question de l'utilisation politique et sociale de notre « statut » qu'elle pose.

Marie-Christine Questerbert

Main benent

numéro 5, lundi

9 avril 1979

VISUELLES Fevrier 80

lieux

Un festival, pourquoi pas?

Il a eu lieu à Sceaux en mars 79. Il aura lieu de nouveau en 80 du 22 mars, au 30 mars. Cela paraissait fou de faire une semblable manifestation avec des films exclusivement de femmes mais les organisatrices ont tenu bon et le succès leur a donné raison. Pourquoi pas de festivals semblables dans toutes les villes?

Presque un an de préparation

Mettre sur pied un tel festival, c'était d'abord convaincre un maximum de gens du milieu culturel, du milieu professionnel, cinématographique (distributeurs, réalisatrices) de l'existence d'une importante production films de femmes, et de l'utilité d'organiser autour d'elles un événement qu'elles exploraient le quotidien non seulement pour y pré-

Nous faisions en effet le pari à cette époque, de rassem- ritoires à leur imaginaire. bler une guarantaine de films de tous les pays, en les sélectionnant sous ces principaux critères :

- long-métrages,
- inédits en France,
- réalisés depuis moins de deux ans,
- et traitant de préférence d'un sujet de fiction.

C'est en faisant l'analyse de ce qui nous semblait avoir lieu après la première vague de films manifestes, slogans (73-75) dans lesquels les femmes abordaient par le reportage, le cinéma direct les problèmes de première urgence ; que nous avons organisé cette manifestation consacrée aux femmes réalisatrices afin de faire connaître l'évolution de leur démarche.

En effet, nous tentions dans notre travail d'enquêtes et de recherches, de vérifier dans cette deuxième étape du cinéma des femmes, caractérisé par les films de fiction que les réalisatrices s'appliquent à travailler le langage (image, son), autant que le contenu, qu'elles ne cherchaient plus tellement à capter une réalité, mais aussi à l'interpréter, ciser les lieux de leur aliénation mais pour y gagner des ter-

La recherche des films a donc commencé très tôt en mai-juin 78 à Cannes, puis dès septembre 78, nous avons battu la campagne auprès de tous les contacts, relais, intermédiaires, qu'on voulait bien nous indiquer. C'est là qu'il a fallu convaincre de l'utilité d'une telle opération pour obtenir la disponibilité des copies, et expliquer qu'il ne s'agissait pas de créer un ghetto mais une diffusion de films restés dans leur boîte jusqu'alors.

Des surprises agréables et des bâtons dans

Parallèlement, à l'établissement d'une programmation importante, un long travail d'information, de publicité et de demandes d'aides financières était entrepris pour donner au festival son maximum d'impact local et national, et international.

Nous avons eu localement la collaboration de villes comme Châtenay-Malabry, Fontenay-aux-Roses, Châtillon, Bagneux qui acceptaient de projeter dans leurs salles quatre ou cinq films du festival.

Le CNC, la FFCC, la Revue du cinéma 79, à des titres différents, acceptaient de nous épauler.

Nous avons eu des surprises agréables :

- 1 un courrier abondant, de province et de l'étranger,
- 2 une production allemande dynamique non exportée en France, et relativement facile à obtenir. Un accueil positif du projet auprès des réalisatrices elles-mêmes et des propositions de collaboration,
- 3 une production australienne considérable mais diffi-
- cile à obtenir. 4 - une parti cipation active des lycéennes de la banlieue scénarios que

octobre.

sud, liée à un concours de nous avons organisé en

Un festival de femmes

D'autres surprises moins agréables :

1 – une production française inaccessible et un rejet de la part des réalisatrices qui déjà montrent dans le circuit professionnel des distributeurs et des salles. Elles n'ont pas répondu à nos sollicitations craignant de se voir appliquer l'étiquette d'un ghetto.

Deux réalisatrices françaises ont accepté de nous confier leurs réalisations et il faut les en remercier : Marie-Geneviève Ripeau et Martine Lancelot;

- 2 un milieu professionnel français hostile ou indifférent (distributeurs);
- 3 une presse qu'il a fallu convaincre sans trêve en multipliant les communiqués et en organisant une conférence dans la salle de l'AFCAE (Paris);
- 4 un service des douanes intransigeant sur le statut des copies étrangères en transit pour le festival qui menaçait de nous ruiner en imposant des tarifs de dédouanement exhorbitants (heureusement des démarches répétées ont permis de lever ce handicap).

Centre Culturel « Les Gemeau » 49, av G. Clémenceau 92 320 Sceaux Tél : 660 05 64

Des débats et des opinions

Après la projection de son film « S'il vous plaît, la mer », Martine Lancelot nous a dit :

« Mon film vient d'être présenté, ici au Festival de Sceaux, en avant-première. Je voulais voir l'impact qu'avait le film sur le public ». C'est dur le public! Je pense qu'ils vont détester ou qu'ils vont rentrer dedans. Apparemment, ils l'ont complètement rejeté. Quand j'ai fait ce film, je ne pensais pas du tout au public. C'est par plaisir que je l'ai fait. Ça c'est moi! Maintenant, je pense que le public va réagir complètement dans ses tripes tel qu'il le ressent. Ce n'est pas un film où l'on présente une action, où l'on verse sa larme à tel ou tel plan... »

Pendant les débats, des hommes prenaient la parole. Voici, le témoignage de l'un d'entre eux :

« Je suis là depuis le début du festival. J'ai dû louper un ou deux films. C'est vrai que j'ai préféré certains films à d'autres, mais je défends tous les films qui sont là. Je défends tout ce qui est fait. Chaque film témoigne d'une parole, d'un témoignage, de quelque chose.

Je ne peux pas tellement parler d'une façon concrète. J'ai plutôt des impressions et des sentiments par rapport à un tas de choses que je découvre, à un tas d'images, une autre façon de voir peut-être. Je découvre qu'il y a des films qui sont de grande qualité, qui sont très forts. Par rapport à ce que je peux voir dans le cinéma habituel, enfin commercial, qu'on peut voir à Paris, la question que je pose c'est: comment de tels films ne peuvent être vus aujourd'hui, en France, à Paris ?»

Une femme:

«Je me demande pourquoi les films de femmes sont si austères et je me pose des questions.»

Je n'ai senti à aucun moment, d'après les échos que j'ai eus, une notion de plaisir.

Ce qui est revenu constamment c'est que c'était triste, austère et je me pose des questions.

Die allseitig reduzierte Personlichkeit-Redupers



(La personnalité réduite de toutes parts) 1977.

35 mm réalisé par Helke Sander, 1 h 30 mn.

Résumé : Berlin-Ouest. Une photographe indépendante travaille avec un groupe de femmes à un projet qui consiste à photographier Berlin et à placer ces photos sur panneaux publicitaires. Elles observent la ville et font des photos de ce qu'elles voient. Un conflit s'ensuit.

Pour la diffusion, contacter l'Institut Gœthe, à Paris.



Erika's Leidenschaften (Les passions d'Erika) 1976.

Son magnétique, 16 mm, noir et blanc, 1 h 04. Réalisation : Ula Stöckl.

Deux secrétaires. Fascinées l'une par l'autre, elles veulent transformer le monde. Un différend va les séparer. Un film mordant, triste, plein d'enseignements sur ce qu'est l'amitié entre femmes.

Diffusion: Ula Stöckl 1 Berlin 12 Mommsenstr II. RFA Tél: 233 44 11



La lutte des aveugles.

Documentaire 1976-1977 grec. 16 mm noir et blanc, son optique, 1 h 30. Réalisation : Marie-Hadjinihalis Papalios.

Les aveugles constituent le premier groupe marginal qui s'est révolté en Grèce. Leur lutte cherchait à atteindre l'Eglise et l'Etat. Elle a été fortement réprimée.

Diffusion: Marie Papalios.
Positive SIMA 30 Athènes,
Grèce.

Et international

lieu

« J'ai assisté au Festival »

Après des mois de solitude, en quête des autres, tout cela échouant toujours et débouchant sur le vide, près des mois de solitude, en quête des autres, tout cela échouant toujours et débouchant sur le vide, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que ma vie se remplissait... Je crois que ce festival, sans trop bien savoir au départ qu'il représente voilà que de part qu'il représente voilà que de la contra de l

Briser mon isolement, en finir avec la solitude, voilà ce qu'a réussi le festival pour moi. Et pourtant les trois premiers jours ne furent pas idylliques... Bien sûr je ne parle pas des films, mais de cette « faune » très diverse et éclectique qui se pressait à Sceaux, aux Gémeaux. Je sus d'abord très surprise de voir tant de gens présents aux séances d'après-midi... Je n'étais donc pas la seule à avoir du temps, et à le consacrer aufestival... Il y eut d'abord un premier round d'observation, où des groupes se formaient à la cafétaria après la vision d'un film, et moi, seule au milieu de la foule, regardant, écoutant, me taisant. Puis chaque jour, je retourne à Sceaux, contente d'y retrouver des têtes déjà vues la veille ou l'avant-veille, et c'est le deuxième round: « on » me parle, et je parle à des nanas... pour moi c'est un miracle...

5,

Le troisième round fut curieusement déclenché par un film : « Les passions d'Erika » de Ula Stöckl, et du un film : « Les passions d'Erika » de Ula Stöckl, et du un film : « Les passions d'Erika » de Ula Stöckl, et du un film : « Les passions d'Erika » de Ula Stöckl, et du débat qui suivit ce film morvégien de Vitcdu festival, titre d'ailleurs d'un film norvégien de Vitcdu festival, titre d'ailleurs d'un film norvégien de Vitcdu festival, s'il y en avait un. Ce film m'a touchée beaucoup, val, s'il y e

merci.

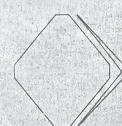
Pourquoi ce film m'a-t-il tellement touchée ? Il pose
le problème de communication, de vie, de rapport deforce dans un couple... banal ? Et non, pas si banal queça, car dans le film il s'agit d'un couple d'amies, mais il
aurait pu s'agir de deux hommes ou d'un homme et

d'une femme, c'est justement là toute la subtilité et la force de ce film, et c'est ce qui m'a particulièrement intéressée dans « les passions d'Erika ». La grande leçon de ce film, à mon sens, c'est qu'au-delà des difficultés matérielles, des embûches quotidiennes que vit un couple, seule la communication, la force des mots plus que celle des choses, peut sauver ce couple, mais dans le film comme dans la vie, la vraie explication ne peut avoir lieu que dans les successives, et surtout dans peut avoir lieu que dans les successives, et surtout dans ce huis-clos forcé de la fin du film, les deux personnaces Franciska et Erika se trouvant enfermées volontairement dans la salle de bains.

Je voudrais aussi parler du film norvégien « la Révélation » de Vitcke Lökkeberg, qui m'a également touchée. C'est l'histoire d'une femme d'une cinquantaine chée. C'est l'histoire d'une femme d'une cinquantaine d'années, en crise dans sa vie dont le couple se révèle bancal. L'intérêt d'un tel film est de montrer non pas une star, mais une femme que l'on peut rencontrer dans une star, mais une femme que l'on peut rencontrer dans une rue, je veux dire physiquement, une femme cependant à l'aise dans un corps que les canons actuels de la dent à l'aise dans un corps que les canons actuels de la Beauté n'approuvent pas. Enfin un film qui fait éclater ces critères de beauté, de joliesse... Le public sans doute peu habitué, semblait éprouver un certain malaise face à des images-choc... mais si vraies.

En somme, le premier Festival International de Films de Femmes, ce fut, c'est encore pour moi, au-films de Femmes, ce fut, c'est encore pour moi, au-delà de ce défilé d'images séduisantes, touchantes, drô les aussi parfois, au-delà de ces musiques belles, sur prenantes, au-delà de toutes ces impressions et grâc aux gens rencontrés, c'est une parole de femme et parole de toutes les femmes. Merci aux réalisatrices, merci à vous public.

Michelle HONQUEF



Cinema 79 Juin CINEMA D'ICI ET D'AILLEURS

par Mireille Amiel, Gérard Courant, Jacques Grant, Jacqueline Nacache et Jean

SCEAUX, AN 1:

le combat ne fait que commencer

Une trentaine de films inédits. Huit mille spectateurs (dont 80 % de spectatrices). Des débats confus mais passionnés. Un événement sociologiquement important et cinématographiquement important : le Festival de Sceaux n'est qu'un commencement. Les combats doivent

Combat de femmes pour prendre la parole : une fréquentation si massivement féminine, une telle soif de débats, une telle indulgence devant les films pourvu que le « sujet » soit « important » sont des éléments dont on ne peut ignorer la gravité, des demandes à prendre en considération.

Combat des rares réalisatrices à vocation de cinéastes : pour obtenir les moyens de leur métier et la reconnaissance qui leur est duc. A Sceaux, le documentaire était partout. Le témoignage l'emportait constamment sur l'écriture. Les films réellement de fiction étaient très minoritaires et ceux qui semblaient s'intéresser davantage au cinéma qu'à la lutte des femmes assez mal recus.

Combat des organisateurs : pour pouvoir poursuivre et étendre leur action, la sélection doit être élargie, le caractère réellement international du Festival doit être recherché, l'argent doit être trouvé pour les nécessaires sous-titrage, la presse doit être motivée davantage.

Tel qu'il s'est déroulé, le premier Festival annuel et international des films de femmes a été une réussite.

Il s'est surtout inscrit dans une dynamique : au cours de la semaine, les spectateurs sont devenus plus nombreux, plus « mixtes », plus attentifs.

Il a bien sûr été très imparfait, avec cette rudesse et cet attrait des choses neuves (et ce danger de sclérose des choses pauvres).

Paradoxalement, et c'est son principal mérite, il s'est inscrit au-delà des modes et des courants habituels, dans une recherche évidente d'efficacité.

Or, presque aucun des films présentés n'a encore de distributeur. Tant que ce phénomène d'ostracisme persistera, il ne sera pas temps de discuter de l'opportunité d'une telle manifestation. Parce que si tous les films étaient intéres-sants, quelques-uns valaient largement une sor-tie commerciale.

Avec ma subjectivité, mes erreurs et mes oublis, je citerai au moins S'il vous plaît la mer, de Martine Lancelot,

La Nouba des femmes, de Assia Djébar, Algé-

Personnalité réduite de toutes parts, de Helma Sanders, R.F.A.
Joe and Maxi, de M. Cohen, U.S.A.
La Lutte des aveugles, de H. Papalios, Grèce.

Nous attendons, activement, les suites...

Mireille Amiel



Dans cette ros des imme selon la dou impairs pratic se suivent numéro fina donc de cha clos, dans ce clée, un Fest de fascinatio spectateur et - de perte i adapté. Son nière (sa res saison froide dans les mên tuent une ci reconnaissan ont plutôt sitôt que dess

> A Berlin de plus en j histoires dat sommations 10 heures entouré de huit heures matin, où l' regards drag visages. Les

séduction, l

s'affaissent, de ses plus i lin sur cette où la cruau pas peur. Be Les autor vie dans la Richesse Wagner...), (pendant le Bob Wilson) pour le ciné place. Il y cinéastes be blement plu Munich (cf

y a quelques

Robert van

films l'an de

quelques te

	141			

ROUGE 13 AVRIL79

CINEMA

ouverture pour un inventaire

un premier festival international de films de femmes a eu lieu à sceaux et autres localités de la banlieue parisienne

ILM de femme ». Une catégorie, un ghetto, de des moments les plus vrais de l'ouvrage de dame ? A Sceaux, les films sont là, venus de RFA, de Norvège, de Suède, des USA, du Québec, d'Algérie, d'Italie, d'URSS, de France. Ils sont là, le public est là, les spectateurs ne sont pas des intrus et les spectatrices ne souhaitent pas les exclure : le festival n'est pas une réunion de « femmes entre elles », il est lieu de rencontre, lieu de réflexion plus que manifestation du féminisme en

Celui-ci est présent sur même d'influence se volatilil'écran, présent à l'état implicite et latent. L'organisation même de la manifestation, peu subventionnée, est portée à bout de bras par une équipe à laquelle on ne peut reprocher que sa trop grande gentillesse (changer une fois la grille de programmation, ça passe, la changer deux, trois fois, c'est trop), tout le travail pendant des mois a reposé sur une volonté militante plus que sur la simple conscience professionnelle des animatri-

Donc le festival avec tous les films annoncés présents à l'appel, avec le sérieux d'une sélection qui permit de mesurer l'effort de Sibylle Hubatschek-Rahn à la ZDF (chaîne de télé centralisée de RFA qui diffuse chaque jeudi à 22 h un film de débutant - parmi eux. 20 % sont des réalisatrices), avec la qualité de ses projections et de ses traductions simultanées, donc ce festival sans moyens a trouvé le moyen de voler au niveau de ses ambitions. A Sceaux, on ne s'est ni affronté ni autocongratulé, l'époque des proclamations triomphalistes et narcissiques est révolue. Le vrai travail commence: il ne s'agit plus d'affirmer l'existence de la création féminine, mais de l'analyser, d'en prendre connaissance avant même de chercher à s'y reconnaître à tout prix.

Deux films se détachent du lot. Michel Laszlo a rendu compte ici du premier, passé à Cannes en 1978 : « Maternale », de Giovanna Gagliardo, une Italienne « sous influence » de Jancso, mais tellement maîtresse de son propos et de son langage que la notion

se. « Maternale » est à l'avant-garde esthétique et psychanalytique de films à venir, de films en cours déjà, sur un suiet que les femmes se réapproprier doivent - pour le dépoussiérer de ses lieux communs sur l'Oedipe et sur la dimension abusive des mères. Plusieurs films traitent du rapport mère-fille. Les femmes savent à quel point les mères œuvrent à reproduire, chez leurs filles, des conduites conformes et aliénantes Mais elles accusent moins qu'elles ne comprennent: « Adieu voyage lent » de Marie-Geneviève Ripeau décrit cette retrouvaille mère-fille avec quelques coups de pouce optimistes, mais aussi avec une rigueur et une chaleur de cinéaste incontestable

Le second film qui a dominé le festival a donné à cette relation spécifique de femme à femme, l'une ayant enfanté l'autre, une portée supplémentaire. Il s'agit du film géorgien de Lana Gogoberidzé, « Quelques entretiens sur des questions personnelles ». L'héroïne, Sofiko, est journaliste. Elle interroge des femmes, elle intervient auprès des bureaucrates pour les aider à résoudre les impasses du système. Elle se souvient : elle est d'une génération « qui a connu la peur ». Le film évoque la déportation de sa mère, son retour après dix-huit ans de camp, alors que Sofiko, élevée par des tantes depuis 1937, tend une main tremblante à cette femme qui lui est étrangère. Le « bonjour madame » d'une fille à sa mère fut un des moments les plus forts de ce film superbe d'audace et d'aisance. L'un

ce festival qui a su montrer que le cinéma de femmes n'est pas un cinéma « domestique ». Le point de vue d'une femme, déclare Lana Gogoberidzé, est intéressant. Il est intéressant et important sur tout, sur les questions intimes comme sur les questions politiques. Primé à San Remo, « Quelques entretiens sur des questions personnelles » témoigne de la vitalité critique d'un cinéma qui a l'honneur de compter parmi ses réalisateurs un Serguei Paradjanov.

« La fiction convient mieux

et direct

au propos féminin que le cinéma direct. » Fausse, si l'on songe à Coline Serreau, cette remarque d'une spectatrice semblait s'imposer à Sceaux. En effet, les films-dossiers, les films de montage chers aux Allemandes et aux Québécoises, ont dans l'ensemble prêté le flanc à la polémique. Même « le Grand Remue-ménage » de Sylvie Groulx et Francine Allaire, bourré d'idées et de documents de mentalité machiste à l'état primaire, est peu défendable. On y voit un gamin de huit ans encouragé à étaler des comportements virils d'imitation : les cinéastes ne maîtrisent pas le processus qu'elles ont déclenché. Le film grec de Calliope Alkoulis, « les Femmes aujourd'hui », sage comme un rapport de la DASS, est bien plus efficace. De même « la Mort du grand-père » de Jacqueline Veuve, qui interroge les filles d'un patriarche jurassien, fondateur d'une fabrique d'horlogerie, est une entreprise d'une pertinence sociologique remarquable. Plus que jamais, il faut exiger du féminisme la riqueur méthodologique. Elle ne limite ni la véhémence ni le lyrisme. Elle donne à penser et elle déborde donc le cercle des convaincues d'avance. Le festival fut aussi l'occa-

sion de jouir du cinéma. Des réalisatrices font preuve d'un



talent évident. « Rouge » a déjà parlé de Vibekke Loekkeberg (« la Révélation ») que l'on retrouve comédienne dans « l' Autorité » de Nicole Macé, une protestation norvégienne contre l'abus du pouvoir psychiatrique. Les films scandinaves sont éclairés avec bonheur. Noirs et blancs, austères, les films de RFA ont cependant l'éclat que leur confère une invention foisonnante. Entre tous, « Mille Chansons sans ton » de Claudia Holldack est excitant. Une fille d'ouvriers aime un fils de très grands bourgeois intellectuels. Le film a l'âpreté des premières expériences du free cinéma: la société est lue à travers ses rapports de classes et les individus gardent pourtant toute leur complexité et leur émouvante impertinen-

Il faut y revenir : « Film de femme », pourquoi ? Parce que, même si la société est identique (et nous savons bien qu'elle ne l'est pas, qu'il y a deux poids et deux mesures, que 82 % des chômeurs de moins de 25 ans sont des chômeuses, que x % des femmes ne disposent pas de leur corps, que...), même si elle est identique pour les hommes et pour les femmes, le regard des femmes sur elle (et sur elles-mêmes) est différent. Il vient d'ailleurs, d'un lieu où les oppressions sont spécifiques. Des femmes cinéastes commencent l'inventaire. Ni les idées ni « l'art » ne leur font défaut : ca se saura très vite.

Françoise Audé